

Bon appétit !

1.

Lucie roule lentement sur une route de campagne enneigée. Le permis en poche depuis peu, elle n'est pas à l'aise et manque plusieurs fois de verser dans le fossé en raison des plaques de verglas. Quelle idée d'avoir voulu rendre visite à sa tante alors qu'une tempête de neige était annoncée. Mais d'un naturel méfiant envers les prévisions météo qui s'apparentent, pour elle, aux annonces astrologiques quant à leur véracité, elle a défié les éléments. L'aller s'est passé sans encombre mais le retour vers ses pénates devient incertain.

Soudain, la petite cylindrée semble prise de hoquets, elle avance par soubresauts, mais ceux-ci ne sont plus dus aux mauvaises manœuvres de Lucie, et finit par s'arrêter. La jeune femme tente désespérément de relancer le moteur qui se refuse à tout démarrage. Elle empoigne son sac planqué sous le siège passager et le fouille à la recherche de son GSM. Pas de réseau, aucune petite « barre » à côté du symbole d'antenne. Lucie tente naïvement d'y remédier en ouvrant la fenêtre puis en orientant l'appareil dans toutes les directions mais rien n'y fait. La voilà apparemment hors de toute civilisation !

Plus loin, elle aperçoit une faible lueur émanant d'une habitation. Bonnet rivé sur le crâne et la doudoune fermée jusqu'au nez, Lucie s'avance vers les lumières et découvre une ancienne ferme un peu délabrée. La cour est jonchée de morceaux de ferrailles, de bois et de bricoles de toutes sortes. Plantée devant la porte, Lucie sonne timidement. Des bruits de chaise déplacée et de pas lourds se font entendre avant que l'huis ne s'ouvre. Un homme à la stature imposante et à la pilosité faciale sombre et impressionnante lui demande :

« Que voulez-vous ? »

Sa voix de stentor résonne dans la campagne environnante et dans les oreilles de la jeune femme.

« Je suis en panne et je voudrais téléphoner.

- J'ai pas le téléphone. Où est votre bagnole ?

- Un peu plus loin, sur la route.

- Attendez, je chope mon écharpe. »

Lucie est un peu surprise. N'aurait-il pas plutôt besoin d'une grosse veste ou d'un gilet en peau de mouton ? Un cache-nez semble lui suffire pour affronter le froid polaire qui règne à l'extérieur. Elle l'amène jusqu'à la petite Renault. A deux, ils parviennent à amener cette dernière jusque dans un énorme entrepôt, attendant à l'habitation. Celui-ci contient une autre voiture désossée et cinq vélos rouillés.

Lucie suit l'homme dans la maison jusque dans la salle de séjour où un feu de bois s'anime dans la cheminée et apporte une douce chaleur à la pièce. Un gros molosse est couché devant le foyer. Lucie tremble de froid.

« Allez vous réchauffer ! Faut pas avoir peur de Clérembert, c'est un brave chien. »

Lucie s'approche des flammes et du fameux Clérembert. Celui-ci ouvre un œil et observe Lucie. À côté de lui, trône un grand os à moitié rongé.

« Z'êtes pas très épaisse. Faut se nourrir dans la vie, ma petite dame. Z'avez faim ? » demande son hôte.

- Euh ... je ne veux pas vous déranger, Monsieur.

- Moi, c'est Robert. Et vous ?

- Lucie.

- Enchanté. Enlevez votre manteau. 'Vais pas vous manger. Je me radine avec le ragoût. »

La jeune femme retire sa veste et la dépose sur une chaise près du foyer afin que celle-ci sèche. Robert s'active dans la cuisine et revient pour dresser sommairement la table puis apporte une grande marmite qu'il dépose au milieu de la celle-ci avec un sourire fier.

« Ma spécialité. Faites-vous plaisir ! »

Il lui sert une grande plâtrée de viande en sauce avec des pommes de terre. Après le « Merci, bon appétit. » de circonstance, elle ne se fait pas prier pour entamer son souper. Le ragoût est délicieux et tendre à souhait.

« Vous le préparez avec quelle viande ?

- Du porc. Z'aimez ?

- Vous êtes un vrai cordon bleu !

- Comprends pas !

- Euh ... je veux dire que vous êtes bon cuisinier. »

Le géant affiche une petite mine gêné, en terminant sa troisième assiette. A la fin du repas, Lucie aide à débarrasser la table.

« Z'avez qu'à dormir dans le canapé avec Clérembert. Y vous tiendra chaud.

- Euh ... merci pour votre hospitalité, Robert.

- Hospi ... quoi ? Devez aller à l'hôpital ? Z'êtes pas blessée pourtant !

- Non, hospitalité signifie gentillesse, accueil.

- Oh ! Ok. Bonne nuit.

- Bonne nuit. »

Lucie prend la couverture qui orne le canapé et la secoue énergiquement. Un nuage de poussière et de poils s'en dégage, ainsi qu'une odeur de moisi. Beurk ! Mais bon, c'est tout de même mieux que de dormir dehors dans sa voiture transformée en congélateur. Elle se couche dans le fauteuil et s'emmitoufle dans la couverture malodorante. Le chien se lève brusquement, s'approche d'elle et la fixe droit dans les yeux. Mal à l'aise, Lucie s'adresse à lui :

« Pardon, Monsieur Clérembert. Puis-je partager votre modeste couche ? »

Négocier avec un clébard. Qui aurait cru qu'elle en arriverait là un jour ? Sans bruit, l'animal saute sur les jambes de Lucie, se couche et se met à ronfler bruyamment. Afin d'atténuer le bruit, elle enfonce des boulettes de mouchoir en papier dans ses oreilles. Épuisée, elle finit tout de même par s'endormir.

2.

Le lendemain matin, c'est une odeur de café frais qui l'éveille. Lucie s'étire doucement.

« 'Jour, Mam'zelle ! »

Elle renvoie le bonjour à son hôte, affairé à préparer la table du petit déjeuner et qui l'invite à se sustenter.

« C'est gentil mais une tasse de café me suffit le matin.

- Non ! Faut manger quand y fait froid ! Faut s'forcer ! »

En regardant le ventre proéminent de Robert, Lucie se dit qu'il devrait arrêter de se forcer, avant d'exploser. Il lui donne des biscottes et de la confiture en insistant pour qu'elle en avale au moins trois. Après en avoir ingurgité péniblement deux, elle lui tend la troisième en disant « Non, merci ! ». Robert semble contrarié et la jeune femme se sent un peu mal à l'aise face à son regard sombre.

La table débarrassée, Lucie observe à travers la fenêtre afin de déterminer si le temps lui permettrait d'aller appeler une dépanneuse d'une maison voisine. Mais la tempête de neige fait toujours rage. Impossible de sortir sans risque de se transformer en bonhomme de neige au bout de cent mètres. Elle va devoir continuer à squatter chez Robert, même si cela la rend un peu nerveuse.

« Vous n'avez pas de télévision ?

- Non. C'est cher et ça sert à rien.

- Comment occupez-vous vos journées ?

- En été, j'fais mon potager et en hiver, j'lis des romans. »

A cette réponse, Lucie ne peut s'empêcher d'afficher une mine circonspecte. En effet, au vu du langage assez pauvre de l'homme, elle ne l'aurait jamais cru capable de lire autre chose que les petites annonces des toutes boîtes. Ah, les préjugés !

« Quel auteur aimez-vous ?

- Stephen King. J'ai toute la collection. Voulez voir ? V'nez. »

Avec enthousiasme, Robert attrape la main de Lucie et l'entraîne vers le premier étage jusqu'à une pièce qui semble servir de bureau. Une petite bibliothèque en acajou est posée contre le mur perpendiculaire à la fenêtre. Il la désigne d'un geste majestueux de la main, en

disant « Tada ! ». Le meuble présente plusieurs dizaines de bouquins aux reliures fatiguées et portant toutes le nom du célèbre auteur de thrillers.

« Waouw. Vous êtes un vrai fan ! » s'exclame Lucie.

Elle remarque un bureau posté devant la fenêtre, recouvert de morceaux de journaux découpés. Elle s'approche et parcourt rapidement les titres. Ils font tous état de personnes disparues. Certaines coupures, jaunies car datant de plusieurs années, sont soigneusement collées sur des feuilles quadrillées, attachées dans une farde bleue à anneaux. Robert lance :

« Faites pas gaffe à ça.

- Pourquoi conservez-vous ces coupures ? Vous voulez écrire un roman, vous aussi ?

- Oui ... j'voudrais bien. Venez, y'a la salle de bain là. »

En traversant le couloir, Lucie jette un œil en direction de l'unique chambre. Quel capharnaüm : des vêtements sont empilés en tas épars et la garde-robe grande ouverte déborde.

Robert ouvre la porte d'une petite pièce d'eau. Elle comporte un lavabo fissuré, une vieille toilette à la cuvette brunie par le calcaire et une cabine de douche maintenue droite à l'aide de ficelles.

« Tendez ! »

Robert s'en va dans sa chambre. Après de longues minutes, il revient avec un jean et un chemisier à fleurs.

« C'est votre taille ?

- Oui, je pense. A qui appartiennent ces vêtements ?

- A ... ma sœur. Elle vient parfois et elle laisse des trucs.

- Merci. »

Lucie s'enferme dans la salle de bains éclairée par une ampoule jaunie et grésillant. Elle se débarbouille, se lave les dents avec son index recouvert du dentifrice bon marché de Robert, pas question de partage de brosse à dents. Rafraîchie, elle enfle les vêtements de prêt, un peu trop larges pour elle et ses cinquante-cinq kilos.

Elle descend ensuite et rejoint le salon où Robert l'attend. Lucie remonte son pantalon qui a tendance à tomber.

« Z'êtes vraiment maigrichonne ! »

Il part fouiller une vieille commode qui a perdu la moitié de ses poignées et en sort une paire de bretelles rayées qu'il tend à la jeune femme. Celle-ci les attache et peut enfin se déplacer sans devoir retenir son jean qui menace de lui tomber sur les chevilles.

« Vais cuisiner !

- Je peux vous aider ?

- Ouais. Vais chercher la viande à la cave. »

Robert ouvre une porte à la clenche rouillée. Une forte odeur d'humidité saute aux narines de Lucie. Après quelques minutes dans le sous-sol, son hôte remonte avec un morceau de viande qui semble être un gigot.

« Vous êtes assez isolé ici. Comment faites-vous pour vous ravitailler ?

- Me quoi ?

- Euh ... faire des stocks de nourriture.

- Ah ! J'ai des congélateurs avec de la viande et des légumes de mon potager.

- Pratique. Bon, on s'y met ? »

Pendant près d'une heure, ils préparent le repas. Robert semble prendre un réel plaisir à découper la viande et la préparer. Il jette les déchets à Clérembert qui s'en lèche les babines. Lucie se consacre plutôt à l'accompagnement.

Attablés, ils se régalent et la casserole finit totalement vide.

L'après-midi, la tempête de neige se renforce. Le vent siffle à travers les vitres mal calfeutrées. Robert approvisionne le feu qui ne parvient qu'à chauffer la salle de séjour et le salon.

Afin de tuer le temps, ils décident de faire une partie de cartes. Lucie, d'un naturel curieux, pose des questions à Robert :

« Vous avez été en couple ?

- Oui ... enfin non. Partie après quelques mois.

- Comment s'appelait-elle ?

- Charlotte.

- Vous n'avez connu personne d'autre ?

- Des femmes de passage

- Vous avez une triste vie.

- Mais j'ai Clérembert ! Et vous ?

- Je suis seule aussi mais je ne désespère pas. »

Les heures s'égrènent lentement jusqu'au coucher du soleil. Robert retourne dans la cave afin de ramener de quoi préparer le souper.

« Un repas complet par jour suffit, vous savez !

- Non ! J'ai faim et vous devez manger aussi. Laissez faire. »

Le plat posé sur la table, ils entament tous deux leurs assiettes mais Lucie avec plus de retenue, ce qui n'échappe pas à Robert.

« Si vous finissez pas, je serai fâché !

- Je n'ai pas l'habitude de manger autant.

- Ça se voit ! Comment z'allez trouver un homme en restant comme ça ? »

Lucie ne répond pas et glisse discrètement les morceaux de viande au molosse baveux qui est posté sous la table.

La nuit tombée, Lucie remet ses boules Quiès de fortune avant de se coucher dans le canapé, le chien sur les jambes. Ce dernier, repu, ronfle encore plus bruyamment que la veille et perturbe le sommeil léger de Lucie. Elle ne parvient pas à fermer l'œil. A pas de loup, elle monte à l'étage jusque dans le bureau, avec l'intention d'emprunter un des livres de la bibliothèque. Heureusement qu'elle apprécie Stephen King !

Elle en profite pour s'approcher de la table et commencer à parcourir les articles de presse. Ils concernent tous des disparitions mystérieuses d'hommes et de femmes. Chaque coupure est marquée d'un numéro écrit au crayon gris. Le plus récent est le douze et est apposé sur le morceau de journal le moins jauni. Lucie fouille un peu les tiroirs, à la recherche d'une éventuelle ébauche de manuscrit. Elle finit par dénicher un vieux cahier vert à spirales. Seule la première page est griffonnée de quelques mots :

« Il été une foi un nome ki émè la viende. »

Stephen King n'a qu'à bien se tenir, Robert est un concurrent de taille ! Intérieurement, elle rit en remettant le précieux cahier en place avant d'opter pour « Shining ».

Elle lit les trois premiers chapitres avant que le sommeil ne vienne la cueillir.

3.

« Mais qu'est-ce qu'y fait là ? »

Voici la phrase qui la réveille. Elle ouvre de grands yeux et se trouve face au visage contrarié de son hôte, qui fronce ses sourcils broussailleux. Le temps de reprendre ses esprits et elle comprend qu'il fait référence au livre qui traîne par terre après avoir glissé de ses mains. Elle le ramasse prestement, le referme et le tend à Robert.

« Désolée. Je me suis permis de l'emprunter cette nuit. Je ne parvenais pas à dormir.

- On demande d'abord ! Z'avez failli l'abîmer ! »

Lucie jette un coup d'œil au livre à la couverture en lambeaux et aux pages cornées, en se demandant ce que celui-ci risquait de plus, à part les flammes !

Le propriétaire du précieux ouvrage monte le remettre dans sa bibliothèque. Pour tenter de se faire pardonner, Lucie prépare la table du petit déjeuner et avale trois biscottes avec de la confiture sans rechigner. Elle propose ensuite de donner un petit coup de chiffon sur les poussières et de balai sur le sol au carrelage délavé par les années et les pas traînants de Robert. En fin de matinée, la tempête semble enfin se calmer. Dehors, on n'aperçoit plus qu'une vaste étendue blanche. Il n'est plus possible de distinguer les routes des champs.

« Je vais pouvoir sortir pour appeler une dépanneuse. De quel côté sont vos plus proches voisins ?

- Avant de partir, y faut prendre des forces. Mes voisins ... vers l'est, à cinq kilomètres. Vais préparer le repas.

- Je descends chercher les ingrédients. »

Lucie entend un « non ! » de protestation mais n'en a cure. Elle dévale l'escalier et se retrouve face à deux énormes congélateurs. Du premier, elle sort des carottes. Elle ouvre ensuite le second et découvre divers morceaux de viande découpés. Elle fouille, à la recherche d'un bout qui lui plaise. Déplaçant tout, elle finit par tomber sur une pièce avec une forme étrange qu'elle retire et observe de plus près. Soudain, elle pousse un cri d'effroi en comprenant qu'il s'agit d'un pied humain. Celui-ci est jeté au loin et Lucie se précipite en panique vers le rez-de-chaussée. Dans son empressement, elle fonce droit devant elle et se cogne au ventre proéminent de Robert. Elle lève la tête vers le géant et découvre l'expression diabolique de son regard. Il tient une hache dans la main et s'adresse à elle :

« J'aurais bien voulu qu'tu prennes un peu plus de poids. Mais vais manquer de viande pour l'hiver ! »

Là, tout défile rapidement dans la tête de Lucie : les coupures de journaux, la phrase dans le carnet et cet appétit ! Elle se rend compte qu'il l'a forcée à devenir cannibale à son insu. Elle est alors prise d'un terrible haut-le-cœur. Son instinct lui dicte de filer en vitesse de cet endroit malsain mais Robert lui attrape le bras. La jeune femme crie :

« Attaque Clérembert, attaque ! »

Le chien reste stoïque, semblant attendre sa récompense, un nouvel os ... peut-être le fémur de Lucie ! Robert se met à éclater d'un rire tonitruant.

« Tu crois vraiment qu'y va m'attaquer ? »

Lucie attrape un vase à portée de main et le brise sur le crâne de son agresseur qui lâche prise. Elle se rue sur la porte la plus proche, celle qui mène au jardin. Dans sa précipitation, elle fait basculer une poubelle métallique qui se vide de son contenu : des déchets ménagers et ... la tête d'une jeune femme défigurée et à moitié putréfiée. Lucie hurle de terreur. Elle observe autour d'elle, cherchant une issue à ce jardin entouré de murs. Un tas de bûches est adossé à l'un d'eux, constituant ainsi une sorte d'escalier. Elle se précipite et entame l'ascension du tas de bois. Arrivée au sommet, elle voit Robert s'approcher, l'air menaçant.

« Pars pas encore. T'as pas mangé ! »

Lucie agrippe le haut du mur, grimpe et s'apprête à sauter de l'autre côté lorsque le cannibale lui lance sa hache le plus fort possible. Celle-ci se plante dans le bras droit de Lucie qui hurle avant de se laisser tomber de l'autre côté de l'enceinte. Allongée dans la neige fraîche, elle sait pertinemment qu'elle doit bouger même si la douleur lui dicte un tout autre comportement. En grimaçant, elle se relève, la main gauche sur la blessure qui saigne abondamment et colore la neige de rouge.

Elle devine la présence d'une route face à elle et part dans la direction de celle-ci. Elle lance des regards inquiets tout autour, en avançant dans la poudreuse. Tout à coup, elle entend des pas et se retourne. A quelques mètres, elle aperçoit Robert passer le coin de la maison et s'avancer vers elle, un couteau dans la main.

Lucie presse le pas sur la route de campagne toute blanche. Les gouttes de sang se sèment derrière elle, comme les cailloux du Petit Poucet. Difficile de distancer son agresseur. Rassemblant ses dernières forces, Lucie se met à courir. Ses pieds gelés s'enfoncent dans la couche de neige d'une vingtaine de centimètres.

Enfin, une habitation se profile à l'horizon, lointaine mais promesse d'une délivrance. Elle se met à courir aussi vite que ses jambes flageolantes le lui permettent. Hors d'haleine, elle stoppe et regarde furtivement derrière elle. Robert s'est arrêté lui aussi, appuyé contre un arbre, le dos courbé, il semble exténué. Lucie espère donc qu'il abandonne sa proie et elle en profite pour prendre de l'avance. Elle-même commence à voir de petites étoiles devant les yeux.

Arrivée devant la porte d'une villa chic, Lucie sonne avec insistance. Un chien vient aboyer à travers la boîte aux lettres mais personne ne vient lui ouvrir. Elle jette un œil indiscret à travers la fenêtre : aucun signe de vie humaine. Elle ne peut pas traîner ici et décide de reprendre sa quête d'une âme prête à lui porter secours. Un regard en direction de la maison de Robert : personne. Aurait-il renoncé à faire d'elle son prochain dîner ou espère-t-il la retrouver plus tard, congelée, après des heures de marche, prête à intégrer directement son congélateur.

Lucie est transie de froid et la manche droite de son pull est trempée de sang jusqu'au poignet. Elle sent que ses forces s'amenuisent mais elle n'a d'autre choix que de continuer sur la seule route qui s'offre à elle. Après de longues minutes de marche, elle voit poindre quelque chose au loin. Impossible de déterminer de quoi il s'agit exactement car sa vue se brouille à cause du froid et de la fatigue. Tous ses membres sont engourdis et menacent de ne plus répondre à la nécessité d'avancer encore et encore. Son seul espoir est cette chose ou cette personne qui s'approche inexorablement d'elle.

Elle n'en peut plus, ses jambes se dérobent sous elle et Lucie tombe à genoux. La tête courbée, elle ressemble à une pénitente. Mais quel péché a-t-elle pu commettre pour mériter une telle fin ? Elle s'écroule et a juste le temps de voir les roues d'une voiture s'arrêter à quelques mètres d'elle avant de sombrer dans l'inconscience.

4.

Son corps, en position assise, est balloté et c'est la vive douleur au bras qui l'éveille. Lucie se trouve sur le siège passager d'une voiture tout terrain. Au volant, un homme grisonnant est concentré sur la route. C'est un gémissement qui l'informe que sa passagère est à nouveau consciente. Il tourne furtivement la tête vers elle.

« Ça va ? Qu'est-ce qui a bien pu vous arriver ? »

Lucie ressasse les événements dans sa tête et tente d'en faire un résumé afin d'utiliser un minimum de mots et garder ses forces.

« Je suis tombée en panne et un homme m'a aidé. Mais c'est un fou.

- C'est lui qui vous a fait ça ?

- Oui.

- Faites juste attention de ne pas tacher le siège, s'il-vous-plaît.»

Lucie ne réagit pas à la remarque déplacée de son sauveur car, justement, ce statut lui confère une auréole. À ce moment-là, elle aperçoit la maison de Robert à quelques mètres devant. Un frisson d'horreur lui glace le sang.

« C'est ici ! Continuez, vite ! »

Lorsque le véhicule arrive au niveau de la vieille ferme, Robert surgit de derrière la grille. Il porte toujours son couteau de chasse et a les mains recouvertes de sang. Il s'agit peut-être de celui de Lucie, récupéré sur la hache. Il s'approche dangereusement. La jeune fille se met à crier :

« Accélérez ! Il est dangereux. »

Le 4 X 4 peine dans la neige et dérape dangereusement en direction du fossé. Le géant pose ses deux énormes mains sur la vitre arrière en affichant un visage grimaçant. Le conducteur enclenche la fermeture de toutes les portières et appuie sur l'accélérateur. Le véhicule semble faire un bond avant de prendre de la vitesse et permettre de distancer Robert.

Lucie voit la silhouette immobile de ce dernier s'éloigner. Sur la vitre restent deux empreintes ensanglantées. Son sauveur va tout de même devoir laver son précieux véhicule neuf. La route vers les urgences les plus proches semble durer des heures.

Son chauffeur s'arrête sous un néon rouge clignotant et se précipite vers la porte automatique. Il revient, accompagné de deux hommes en blouses blanches qui s'occupent d'apporter les premiers soins à la blessée. Le bras immobilisé, elle est emmenée à l'intérieur du bâtiment jusque dans une pièce aux lumières vives. De nombreuses personnes s'affairent autour d'elle, lui administrant les drogues nécessaires à calmer la douleur, en découpant le pull prêté par Robert, en examinant de plus près la plaie. Se sentant enfin en sécurité, Lucie se laisse doucement glisser dans l'inconscience.

5.

Une douce sensation de chaleur, des pas qui vont et viennent, des voix chuchotantes, tout ceci ramène Lucie vers la réalité d'une chambre d'hôpital. Elle est recouverte par un drap amidonné à l'excès jusqu'au cou. De sa main gauche, elle repousse celui-ci pour découvrir qu'on lui a totalement bloqué le bras droit en le plaquant contre son corps au moyen d'un plâtre.

Une jeune infirmière arrive à son chevet.

« Comment vous sentez-vous ?

- Ça va. Enfin, je crois

- Oui, vous êtes hors de danger. La police souhaite vous interroger. Êtes-vous prête ?

- Oui, ça ira. »

Un inspecteur en costume de velours côtelé, fine cravate et chemise rose entre et s'approche d'elle avec un bloc-notes dans les mains. En retirant son stylo de la poche de sa veste, il commence :

« Bonjour Mademoiselle. Je souhaiterais savoir ce qui vous est arrivé. Nous avons déjà le témoignage du chauffeur qui vous a secourue. Votre agresseur est en fuite. Expliquez-moi ce qui s'est passé. »

Lucie prend une grande inspiration et entame, avec force détails, le récit des événements des trois derniers jours. Le policier consigne le tout dans son calepin et la sollicite pour obtenir des éclaircissements.

Il l'informe que, lors des traditionnelles fouilles, les enquêteurs ont bien retrouvé les morceaux de corps dans le congélateur et dans la poubelle de jardin ainsi que les coupures de journaux qui devraient permettre d'identifier les victimes. Il faudra attendre l'arrivée de températures plus clémentes pour fouiller le sol du jardin. Peut-être trouveront-ils d'autres restes de cadavres, ceux que Clérembert n'aura pas grignotés.

Il semblerait que Robert remplissait ses congélateurs grâce aux passants, perdus dans la campagne, ou aux malchanceux, en panne. Mais aussi par le biais de petites annonces. Le policier lui tend la photocopie de l'une d'elles :

« Home, bo, fane de S. King, 45 en, chèrch fame pour menjé é lir a 2 »

Il ne peut y avoir aucun doute, il s'agit bien du style littéraire incomparable du cannibale. Il aurait fait douze victimes comme l'indiquent les articles de presse conservés dans la farde bleue. Le chiffre treize porte bonheur ou malheur, selon la croyance populaire. Il semblerait que, dans le cas de Lucie, il lui ait sauvé la vie.

Une infirmière entre dans la chambre avec un plateau repas. Elle aide Lucie à s'asseoir et enlève le couvercle qui recouvre l'assiette. A la vue du steak, la jeune femme a un haut-le-cœur. L'infirmière commence à découper la viande en petits morceaux.

« Laissez. Je ne vais manger que les légumes et les pommes de terre.

- Vous êtes végétarienne ?

- Euh ... je vais le devenir. »

La femme en blouse blanche jette un regard intrigué vers Lucie et sort de la pièce. La patiente mange lentement en repensant à ces derniers jours. Lorsque soudain, une voix grave résonne :

« Faut manger sa viande et finir son assiette ! »

Lucie tourne la tête en direction de la porte et voit une silhouette imposante se dessiner dans l'embrasement. Le bruit métallique d'une fourchette qui tombe au sol est suivi par un cri de terreur.